

Oroche, reprenait tranquillement son instrument qu'il avait déposé un instant lors de l'interruption de Cuchillo, et comme un barde des anciens temps, il s'apprêtait à chanter le combat dont il allait être témoin, quand Diaz s'interposa brusquement entre les deux champions.

— Fi donc ! seigneurs cavaliers, dit-il, des gens faits pour s'estimer mutuellement, — Cuchillo et Baraja gardèrent leur sérieux, — s'égorger pour quelques quadruples, à la veille d'aller en conquérir dix fois plus ! N'ai-je pas entendu dire, seigneur Cuchillo, que vous deviez être le guide de notre expédition ? Vous ne vous appartenez donc plus, et vous n'avez pas le droit d'exposer votre vie dans une querelle particulière. Et vous, seigneur Baraja, vous n'avez pas le droit non plus d'attenter à celle de notre guide. Ainsi, remettez vos couteaux dans leurs gaines, et qu'il ne soit plus question de rien.

Cuchillo, rappelé à lui, songea qu'il était plus intéressé que personne au succès de l'expédition, et qu'il jouait trop gros jeu dans un combat à mort, comme le sont la plupart de ceux au couteau.

De son côté, Baraja songea aussi que les quadruples qu'il avait empochés pouvaient être mieux employés qu'à ses frais d'enterrement en cas de malheur.

— Soit, dit Cuchillo, je sacrifie ma rancune au bien de tous.

— Moi, dit Baraja, je tiens à cœur d'imiter un si noble exemple, et je désarme... mais je ne joue plus.

Les deux couteaux rentrèrent dans leur fourreau, et les deux adversaires se tendirent la main. Puis, pour écarter toute allusion à la querelle passée :

— Quel est ce jeune homme, demanda Diaz, avec qui je vous ai vu partager votre cheval, seigneur Cuchillo ? J'ai, si je ne me trompe, malgré cette amitié apparente, surpris entre vous des regards d'inimitié et de défiance.

Cuchillo raconta comment ils avaient trouvé Tiburcio à moitié mort sur la route ; il dit son nom et ce qu'en sait déjà le lecteur ; mais cette question avait rembruni encore la figure du bandit, en lui rappelant que son astuce avait échoué devant la prudence d'un jeune homme qu'il avait eu la prétention de deviner, et que ce même jeune homme l'avait fait un instant trembler sous son regard. Ramené à ses projets sinistres contre l'auteur de cette double déconvenue, projets de mort dont il avait été distrait un instant, il résolut d'associer des complices à sa vengeance.

— Vous est-il arrivé parfois, demanda-t-il en s'adressant à Diaz et à Oroche, de sacrifier, comme je l'ai fait tout à l'heure, vos passions au bien commun ?

— Sans doute, répliqua Diaz.

— Eh bien ! moi, s'écria le gambusino aux longs cheveux, emporté par la franchise la plus honorable pour son caractère, ma mauvaise étoile a voulu que je me trouvasse toujours dans la nécessité de faire le contraire.

— On est honnête ou on ne l'est pas, continua l'orateur, et quand on s'est donné corps et âme à une cause quelconque, on doit, comme moi, imposer

silence à ses affections, à ses intérêts et même à tous les scrupules de conscience qui pourraient s'élever dans une âme délicate.

— Tout le monde sait cela, dit Baraja.

— Eh bien ! seigneurs, cette délicatesse de conscience s'alarme facilement chez moi, et j'ai besoin de votre opinion pour la rassurer.

Les deux drôles à qui il s'adressait gardèrent encore cette fois un sérieux imperturbable.

— Supposons, poursuivit le bandit, qu'il y ait de par le monde un homme que vous aimassiez tendrement, mais dont la vie pût compromettre le succès de notre expédition, quel parti doit-on prendre à son égard ?

— Vive Dieu ! s'écria Oroche, je serais heureux de trouver enfin une occasion de sacrifier l'intérêt privé à la réussite de tous.

— Mais quel est cet homme ? demanda Diaz.

— C'est une histoire, répliqua Cuchillo, dont les détails n'importent qu'à moi ; mais le fait existe et l'homme aussi.

— Caramba ! le fait est déjà de trop, dit Oroche.

— Et l'homme, par conséquent ! C'est votre avis à tous ? demanda Cuchillo.

— Sans doute, dirent simultanément Oroche et Baraja.

Diaz gardait le silence et se tenait pour ainsi dire, hors de cause ; puis, sous prétexte de prendre l'air, il sortit.

— Eh bien ! seigneurs, reprit Cuchillo resté seul avec ses deux acolytes, fort de votre opinion, je vous dirai donc que cet homme est mon ami Tiburcio.

— Tiburcio ! s'écrièrent les deux futurs complices de Cuchillo.

— Lui-même, et, quoique mon cœur en saigne horriblement, je déclare que sa vie peut faire avorter tous nos plans.

— Mais, dit Baraja, demain dans cette chasse aux chevaux sauvages, il y a mille occasions pour un de s'en défaire honnêtement.

— C'est vrai, dit Cuchillo d'un air sombre. Eh bien ! il faut qu'il n'en revienne jamais. Puis-je compter sur vous ?

— Aveuglément, reprirent les deux aventuriers.

L'orage grondait, comme on voit, sur la tête de Tiburcio ; mais il allait grossir encore. Un coup frappé à la porte vint interrompre ce sinistre conseil.

Cuchillo fut ouvrir, et introduisit dans la chambre commune un homme qu'ils reconnurent pour appartenir à don Estévan. Il venait avertir Cuchillo que son maître l'attendait dans le jardin. Cet incident fit ajourner au retour de ce dernier la discussion sur les moyens d'exécution que tous trois comptaient mettre en usage contre un seul homme. Cuchillo se leva et accompagna le serviteur de don Estévan. Celui-ci le guida vers une allée de grenadiers dans laquelle un homme se promenait enveloppé de son manteau.

A la clarté de la lune qui perçait le feuillage, la figure de l'Espagnol semblait avoir repris le masque de hautaine impassibilité qui cachait d'habitude la fougue de ses pensées. Au bruit des pas de Cuchillo